

**Croyance - Loi - Transfert
Jacques NASSIF
Compte rendu
Après-midi d'enseignement**

PARIS le 6 Novembre 1993.

Le 2 Octobre 1993, j'avais parlé du lexie de FREUD sur les THÉORIES SEXUELLES INFANTILES. Il m 'était apparu que c'était un texte important, voire décisif pour notre sujet, puisqu'il permettait tout à fait de voir comment on pouvait repenser la croyance dans son articulation au savoir, et surtout comment il fallait délicatement faire la différence, retrouver **le trajet du clivage entre savoir et croyance.**

Il m'est apparu précisément, mais nous l'avions déjà remarqué la dernière fois, que nous n'avions absolument pas parlé du deuxième terme du titre de cet enseignement, qui est la **LOI**. Il est vrai, qu'aborder les choses par le biais de la théorie sexuelle infantile, ne nous fait pas nécessairement rencontrer ce plan là.

Parce que l'enfant est dans la croyance, en tous les cas vis à vis de ses parents, il ne remet pas en cause, enfant qu'il est, la loi qu'exercent ses parents. Mais vis à vis de ses autres à lui, que sont ses frères et sœurs, est-ce que cet enfant n'a pas à rencontrer quelque chose qui serait la loi? On peut même dire que cette loi est antérieure aux questions qu'il se pose concernant l'origine des enfants puisque, FREUD le dit expressément, l'agressivité qu'il ressent vis à vis de son frère ou de sa sœur, puînés, est réprimée et l'incite à se poser des questions. Il ne se poserait pas' naturellement des questions si l'éventualité de se voir détrôné de la place qu'il occupe ne l'obligeait pas à se demander: "mais enfin, d'où je viens moi-même?". Il faut croire qu'avant qu'il soit amené à poser la question "mais d'où viennent les enfants? ", il a bien fallu qu'il rencontre l'interdiction de tuer l'intrus.

C'est un simple rappel, puisque je l'avais amené dans ma lecture des théories sexuelles infantiles, la dernière fois, mais j'avais aussi amené un parallélisme entre **enfants et psychanalystes**. Finalement, je vous avais dit aussi, qu'aujourd'hui, on pourrait tout à fait se poser la question: "**d'où viennent les psychanalystes?**" et du coup se poser la question: "**mais qu'en est-il de la loi chez nous?** ".

On sent bien, en effet, qu'avec cette question de la **loi**, on a affaire à la **violence**, à la violence de la coercition ou de l'interdiction qui se marque sur le corps pour le séparer.

Or, à propos des psychanalystes, la question, - on ne peut plus prégnante, brûlante peut-être -, dont on ne sait pas très bien quelle est l'origine, peut-on savoir s'ils forment une communauté, s'il y a des règles parmi eux qui valent et finalement peut-on même se demander: habitent-ils quelque chose qui serait une ville? Forment-ils une cité?.

Toutes ces questions, je les ai posées tant et plus dans mon livre "*Le bon mariage*", pour récuser, en tous les cas, cette métaphore de la ville, qui était celle de FREUD néanmoins, au nom de toutes sortes de raisons déjà développées, mais je voudrais arriver simplement à la conclusion, car l'objet d'aujourd'hui n'est pas la question de la ville ou de la communauté. Cette question est une conséquence, du fait qu'il y ait ou pas de loi à ce niveau.

L'action d'un psychanalyste, étais-je amené à constater tout à fait à la fin de ce livre, à propos d'Arlequin, valet de deux maîtres, est toujours associée à celle d'un double qui lui sauve la mise. Je fais allusion à ma lecture du "valet de deux maîtres" où Arlequin se défait pour finir sur Pasquale. C'est Pasquale qui a fait tout ça, c'est Pasquale qui a fait passer les lettres là où elles ne devaient pas passer, qu'il les a reniées, qui a finalement réalisé ces rencontres grâce auxquelles, malgré tout, cela ne se termine pas mal. Donc, on ne peut pas en vouloir à Arlequin, mais on peut en vouloir à Pasquale.

Ce Pasquale est donc un double grâce auquel l'analyste, encore une fois, n'est pas trop directement pris à partie. Donc vous voyez bien que, cette duplication, c'est l'inverse du clivage 2 1 ou 1 2 c'est **logiquement** la même chose. Je le fais remarquer déjà: elle renvoie, cette duplication, chez le sujet, à l'existence d'un clivage, grâce auquel il s'arrange de ce trouble d'accommodation de la vision, à propos, du "je ne vois pas" la différence des sexes, "je ne vois pas" l'absence d'un mort. Mais là, il faudrait être amené à dire, je ne vois pas quelle a été l'action du psychanalyste ou si j'ai fait une analyse, "je ne vois pas" les effets que cette analyse a eus plus particulièrement.

Bref, ce que je serais amené à dire, c'est qu'il faudrait introduire un troisième type de démenti, puisque FREUD en propose au moins deux. Il donne deux exemples de démenti dans ce fameux texte sur le **fétichisme**, auquel on se reporte nécessairement à propos de cette question, à savoir bien sûr, **le démentir de la différence des sexes** avec la fabrication du fétiche que cela entraîne et **le démentir de l'événement d'une mort**.

Et, je pense que cette thématique nous amène à envisager, à produire **un troisième type de démenti** qui serait celui portant sur **l'existence de la psychanalyse, sur l'effectivité de l'action psychanalytique** et qu'on peut aussi bien mettre au compte du psychanalyste que du psychanalysant. Le psychanalyste peut très bien dire "au point où il en était celui-là, je ne pouvais pas faire autrement que de me planter", et l'analysant peut fort bien dire "tous ces effets qu'il estime être dus au passage sur le divan, la vie en aurait peut-être fait autant".

Ce démentir, pourquoi?

Parce qu'il est, encore une fois, inévitable qu'on ait à faire à cette duplication, au fait que les analystes, la plupart du temps, aillent par deux, c'est à dire s'autorisent, bien sûr de leur acte, mais aussi de leur psychanalyse, donc d'un psychanalyste, ou d'une institution ou d'une théorie, ou de FREUD dans la meilleure des hypothèses: mais en tous les cas, ils vont

par deux. Et lorsque ça ne marche pas, ils peuvent toujours faire le geste d'Arlequin qui dit: "C'est la faute à Pasquale".

On sait bien que les conséquences de cela, c'est que la diplopie, ce, non pas, "je ne veux rien savoir", mais "je ne vois pas la différence", porte sur le corps et la lettre qui sont vus ou l'un ou l'autre. Il est impossible de voir un corps et en même temps un nom. C'est tantôt l'un, tantôt l'autre.

C'est exactement ce qui arrive à ce pauvre Arlequin, à la fin de la pièce, puisqu'on le reconnaît tout à faire dans son apparence physique mais on ne le reconnaît pas comme étant le même que celui qui a été tantôt le valet de son maître, Béatrice déguisée en homme, tantôt le valet de son maître, Florindo. Donc, c'est cette expression "je suis le valet de mon maître" qui est utile, et son nom finalement Arlequin Baltocchio, ça ne peut pas recouvrir son apparence physique.

Et nous savons bien, qu'en ce qui concerne l'analyse, c'est tantôt l'un, tantôt l'autre. Il n'y a pas de signature possible d'un acte analytique. Il n'y a pas de contrôle possible des paroles si diffamatoires qu'elles soient, de ce qui se passe dans la situation analytique, donc **pas de loi possible.**

Comment faire avec cette absence de loi?

Et bien, joue à plein, quelque chose qui es! une solidarité entre valets puisque c'est bien à cette place qu'est mis le psychanalyste et il est très rare que cette solidarité soit remise en cause. Même dans les différentes écoles, lorsqu'il y a un coup dur, le front uni se maintient et on défend la psychanalyse contre ceux qui l'attaquent. Il n'y a pas d'orthodoxie, d'orthopraxie qui protège les psychanalystes d'avoir se montrer solidaires.

Cette solidarité entre valets est à l'image du lien homosexuel entre les maîtres, qui est au fondement du lien social, fondement qui, bien sûr, est toujours sublimé, enfin, on ne parle jamais si ouvertement de ce lien homosexuel mais, c'est bien cela que FREUD découvre comme étant au fondement du social et LACAN lui a complètement emboîté le pas. Tout cela pour dire qu'il se pourrait qu'il n'y ait pas de lien social entre psychanalystes qui puisse se larguer d'être spécifique.

La relation analytique ne fait donc que quoi?: renforcer ce que LA BOETIE a découvert et nommé pour la première fois comme LA SERVITUDE VOLONTAIRE.

C'est donc pour cela qu'il m'est apparu indispensable de faire retour à ce texte de LA BOETIE ainsi qu'aux lectures qu'il a inspiré, ayant constaté que ce nom a été très souvent invoqué. On invoque le nom et on pousse à côté de la chose.

Je vais tout simplement faire la lecture, tout à fait dans ce contexte, qui est celui d'une tentative de penser ce que pourrait être la LOI, le deuxième terme de notre parcours. **La loi parmi ces sujets bien particuliers que sont les analysants et les analystes.**

Ce discours commence, par l'énonciation d'un paradoxe, et vous aille: voir que ça fonctionne essentiellement sous la forme comme ça de ces paradoxes.

Le paradoxe est le suivant:

D'où vient que UN puisse avoir plus de force que dix, que cent, que mille, qu'un million? Alors, qu'il est UN.

"Pour ce coup, je ne tondrais sinon entendre comme il se peu, faire que tant d'hommes, man! de bourgs, tant de villes, tant de nations endurent quelquefois un tvran seul, qui n'a puissance que celle qu'ils lui donnent; qui n'a pouvoir de leur un/re, sinon qu'ils ont pou voir

de l'endurer; qui ne salirait leur faire niai aucun, sinon lorsqu'ils aiment! mieux le souffrir que lui contredire. Grand-chose certes, et toutefois si commune qu'il s'en faut de tant plus douloir et moins s'ébahir voir un million de millions d'hommes servir misérablement, ayant le col sous le joug, non pas contraints par une plus grande force, mais aucunement (ce semble) enchantés et charmés par le nom seul d'un, duquel ils ne doivent ni craindre la puissance, puisqu'il est seul, ni aimer les qualités, puisqu'il est en leur endroit inhumain et sauvage ".

Quand on prête sa voix à un texte commue celui-là, on en est un peu abasourdi et il est difficile de la reprendre.

Enfin, nous sommes aujourd'hui un peu plus avertis de la puissance du nom, de sa capacité à totaliser, à totaliser pas seulement les milliers de sujets asservis mais déjà l'infinitude d'événements qui assaillent un corps, un sujet qui va donc se montrer leur sujet. Vous sente: bien qu'avec ce texte saute en éclats la pénible distinction, qui se tente entre le collectif et l'individuel, puisqu'au départ il y a lu volonté de chacun qui se somme pour faire que l'on soit sujet, et sujet d'un seul. Ce besoin d'unicité, dès lors qu'il s'agit du pouvoir et de la loi, a toujours besoin d'un garant unique, totalisant. Depuis LA BOETIE, je dois dire qu'on a fait du progrès. L'état moderne est encore quelque chose duquel il est plus difficile d'échapper que de la tyrannie antique.

C'est bien de la tyrannie qu'exerce le symbolique, l'Ordre symbolique, cette fois avec un grand O, qu'il s'agit déjà avec ce cri que pousse un jeune homme de dix-huit ans puisque c'est grâce à MONTAIGNE que l'on peut dater l'écriture de ce texte. MONTAIGNE a dû la dater de 1548. Il l'a même antidaté de deux ans, ayant senti qu'on faisait trop facilement le lien, grâce à lui, entre la date de ce texte et la révolte des gabelles qui avait entraîné une sauvage répression dans la région de Bordeaux dans laquelle vivaient MONTAIGNE et LA BOETIE et qui est un des grands actes grâce auquel le pouvoir d'État s'est implante en France en tous cas.

"Donc, si une nation est contrainte par la force de la guerre de servir à un, comme la cité d'Athènes aux trente tyrans, il ne se faut pas ébahir qu'elle serve, mais se plaindre de l'accident; ou bien plutôt ne s'ébahir ni ne s'en plaindre, mais porter le mal patiemment et se réserver à l'avenir à meilleure fortune."

Vous voyez, il dit que ce nest pas seulement un accident si cela arrive. Ce n'est pas seulement par un accident qu'Athènes a du tout à coup servir. Il se trouve que ce dont parle LA BOETIE, c'est d'un irréversible dont l'une des lectures que comporte cette édition Pavot, (un texte de Pierre CLASTRE), parle tout à fait explicitement.

Lorsqu'une société s'est dotée d'un État, elle ne revient jamais en arrière. Pierre CLASTRE constate, de sa place d'ethnologue, à propos des sociétés sans État, donc, quelles ne veulent pas s'asservir à un, ne veulent pas de la tyrannie de l'État, et font donc extrêmement attention pour distinguer entre la chefferie et la jonction du pouvoir. La chefferie, ici, est pour l'apparat. En fut, ce n'est pas celui qui porte les plume' du chef qui exerce le pouvoir. D'ailleurs personne n'exerce de pouvoir contre personne: c'est la collectivité qui toujours est fraternellement à l'œuvre; on ne se dote d'aucun État.

La thèse de Pierre CLASTRE est que si cet accident a lieu, si l'État s'installe c'est pour

toujours, c'est à jamais. En fut il semble que cette thèse ait été un peu critiquée puisque les sociétés sur lesquelles il a travaillé s'ont certaines sociétés d'Amazonie qui avaient connu des tyrannies du temps des Incas qui avaient étendu leur pouvoir très loin; l'empire était encore dans les mémoires.

Toute la question est: est-ce un irréversible?

Et si je pose cette question c'est parce que vous sentez bien qu'il s'agit de **savoir si ce type de transfert peut se dénouer? Une fois qu'on a goûté à la servitude qu'exerce le transfert, est-ce qu'on peut s'en passer?**

"Mais, ô bon Dieu! que petit être cela? comment dirons-nous que cela s'appelle? quel malheur est celui-là? quel vice, ou plutôt quel malheureux vice ? Voir un nombre infini de personnes non pas obéir, mais servir; non pas être gouvernés, mais tyrannisés; n'ayant ni biens ni parents, ni femmes ni enfants, ni leur vie même qui soit à eux! souffrir les pilleries, les paillardises, les cruautés, non pas d'une armée, non pas d'un camp barbare contre lequel il faudrait défendre son sang et sa vie devant, mais d'un seul; non pas d'un Hercule ni d'un Samson, mais d'un seul hommeau., et le plus souvent le plus lâche et femelin de la nation: non pas accoutumé à la poudre des batailles, mais encore à grand peine au sable des tournois; non pas qui puisse par force commander aux hommes, mais tout empêché de servir vilement à la moindre femmelette! Appellerons-nous cela lâcheté? dirons-nous que ceux qui servent soient couards et recrues? Si deux, si trois, si quatre ne se défendent d'un, cela est étrange, mais toutefois possible; bien pourra-l'on dire, à bon droit, que c'est faute de cœur, Mais si cent, si mille endurent d'un seul, ne dira-l'on pas qu'ils ne veulent point, non qu'ils n'osent pas se prendre à lui, et que c'est non couardise, mais plutôt mépris ou dédain? Si l'on voit, non pas cent, non pas mille hommes, mais cent pays, mille villes, un million d'hommes, n'assaillir pas un seul, duquel le mieux traité de tous en reçoit ce mal d'être serf et esclave, comment pourrons-nous nommer cela? est-ce lâcheté? Or, il y a en tous vices naturellement quelque borne, outre laquelle ils ne peuvent passer: deux peuvent craindre un, et possible dix, mais mille, mais un million, mais mille villes, si elles se défendent d'un, cela nest pas couardise, elle ne va point jusque-là; non plus que la vaillance ne s'étend pas qu'un seul échelle une forteresse, qu'il assaille une armée, qu'il conquête un royaume. Donc quel monstre de vice est ceci qui lie mérite pas encore le titre de couardise qui ne trouve point de nom assez vilain, que la nature désavoue avoir fait et la langue refuse de nommer?"

Deuxième paradoxe après celui donc de cette force d'UN en, face d'un nombre infini, **celui du passage de l'obéissance, qui est peut-être raisonnable, à la servitude qui est présentée comme absolument déraisonnable.** C'est un peu de ce deuxième paradoxe que je voudrais traiter d'autant que, à son propos, il est parlé, il est cerné, l'innommable. La nature désavoue avoir fait, la langue refuse de nommer quoi?

Vous allez me dire, je vous vois venir, vous, psychanalyste, vous avez toujours la grille qu'il faut pour tout ça. Vous allez me parler de la servitude, de la dépendance de l'entant vis à vis de sa mère. Vous allez me parler de la prématuration du petit d'homme qui ne peut faire que dépendre d'un être dont il peut fort bien supposer que son pouvoir va être sans bornes. Oui, et en même temps, je pense que c'est exactement l'inverse qui est vrai. C'est un peu ce que j'ai déjà avancé tout doucement la dernière fois, en disant que sous cette

dépendance biologique, qui est celle à laquelle FREUD s'est arrêtée, nous ouvrant les yeux sur elle, et fondant donc la sexualité infantile et la nécessaire théorie sexuelle infantile qui en découle. Je vous ai déjà un peu dit qu'il fallait peut-être substituer à ce biologique, un **désir** qui serait précisément ce **désir de servitude**. D'ailleurs c'est ce qui n'arrête pas de se passer dans les analyses, quand elles sont normées par je ne sais quel passage de l'état d'enfant à celui d'adulte, comme s'il y avait un évolutionnisme, une orthogenèse du désir; comme si on pouvait évoluer du stade de l'enfant à celui d'un adulte!... Ce genre de normalisation de l'enfant et de l'analysant me paraît relever de la théorie de la cigogne et non pas de la psychanalyse.

Je pense que ce que la nature désavoue avoir lait et ce que la langue refuse de nommer, ce n'est rien d'autre que **l'inconscient**. FREUD a employé ce mot, mais en désignant un **lieu** plutôt qu'une chose, en en faisant une hypothèse plutôt qu'un domaine et cette hypothèse, il se pourrait bien que ce soit le fait que **le désir nous destine à être serf**.

Une fois, qu'on est parvenu en ce point, LA BOÉTIE produit la fiction d'une démocratie qui a su se battre pour la liberté, comme s'il fallait quand même situer quelque part une origine à cette possible libération. C'est bien sûr, chez les grecs, qu'il situe ce lieu, ces choses étranges, venir parler de la vaillance de ces cœurs étranges de ceux qui la défendent. Donc il essaie de revenir de tous ces paradoxes, d'affirmer comme ça que mais il est bien obligé... Ce texte avance par interrogations et répétitions qui se surmontent et il est extrêmement difficile de vouloir en arrêter le mouvement en premièrement et deuxièmement.

En tous les cas, il suffit qu'il ait envisagé une fois qu'il y ait eu un sujet ou une nation qui ait su ou pu se libérer qu'il en vient à buter sur un troisième paradoxe, qui est encore plus étonnant que les autres.

"C'est chose étrange d'ouïr parler de la vaillance que la liberté met dans le cœur de ceux qui la défendent; mais ce qui se fait en tous pays, par tous les hommes, tous les jours, qu'un homme mâtime cent mille et les prive de leur liberté, qui le croirait, s'il ne faisait que l'ouïr dire et non le voir? Et, s'il ne se faisait qu'en pays étranges et lointaines terres, et qu'on le dit, qui ne penserait que cela fut plutôt feint et trouvé que non pas véritable? Encore ce seul tyran, il n'est pas besoin de le combattre, il n'est pas besoin de le défaire, il est de soi-même défait, mais que le pays ne consente à sa servitude; il ne faut pas lui ôter rien, mais ne lui donner miel; il n'est pas besoin que le pays ne conseille à sa servitude: il ne faut pas lui ôter rien, mais ne lui donner rien: il n'est pas besoin que le pays se mette en peine de faire rien pour soi, pourvu qu'il ne fasse rien contre soi. Ce sont donc les peuples mêmes qui se laissent ou plutôt se font gourmander, puisqu'en cessant de servir ils en seraient quittes: c'est le peuple qui s'asservit, qui se coupe la gorge, qui, ayant le choix ou d'être serf ou d'être libre, quitte la franchise et prend le joug, qui consent à son mal, ou plutôt le pourchasse. S'il lui coûtait quelque chose à recouvrer sa liberté, je ne l'en presserais point, combien qu'est-ce que l'homme doit avoir plus cher que de se remettre en son droit naturel, et, par manière de dire, de bête revenir homme; mais encore je ne désire pas en lui si grande hardiesse : je lui permets qu'il aime mieux je ne sais quelle sûreté de vivre misérablement qu'une douteuse espérance de vivre à son aise. Quoi? Si pour avoir liberté il ne faut que lu désirer, s'il n'est besoin que d'un simple vouloir, se trouvera-t-il nation au monde qui l'estime encore trop chère, la pouvant gagner d'un seul souhait, et qui plaigne la volonté à recouvrer le bien lequel il devrait racheter au prix de son sang, et lequel perdu, tous les gens d'honneur doivent estimer la vie déplaisante et la mort salutaire?"

Je termine avec cette très belle métaphore:

"Certes, comme le feu d'une petite étincelle devient grand et toujours se renforce, et plus il trouve de bois, plus il est prêt d'en brûler, et, sans qu'on y mette de l'eau pour l'éteindre, seulement et y mettent plus de bois, n'ayant plus que consommer, il se consomme soi-même et vient sans force aucune et non plus leu: pareillement les tyrans, plus ils pillent, plus ils exigent, plus ils ruinent et détruisent, plus on leur baille, plus on les sert, de tant plus ils se fortifient et deviennent toujours plus forts et plus frais pour anéantir et détruire tout: et si on ne leur baille rien, si on ne leur obéit point, sans combattre, sans frapper, ils demeurent nus et défaits et ne sont plus rien, sinon que comme la racine, n'ayant plus d'humeur ou aliment, la branche devient sèche et morte."

La seule liberté, les hommes ne la désirent point, sinon que, s'ils la désiraient, ils l'auraient

Voilà aussi un paradoxe que bien peu de disciplines, je crois, peuvent comprendre, peuvent permettre de lever, il ne s'agit pas de lever d'ailleurs, mais il s'agit d'y entrer au contraire.

Pour avoir liberté, il ne faut que la désirer. Il ne s'agit pas d'un bien supérieur, préférable. Tout compte fait, LA BOETIE ne tient pas un discours moralisateur. Il ne cherche pas si quelqu'un préfère son confort au risque d'une petite vie misérable, mais enfin, certaine, confortable, pourquoi pas. Néanmoins, ça n'est pas comme ça que ça se passe. Dans la mesure où, l'on sait bien comment ça se passe : il suffit que l'on essaie une fois, lorsque ça marche, on le fera de plus en plus. Il n'y a pas moyen de borner la soif de pouvoir du tyran. Une fois qu'on lui a donné la main, il prend le bras et ainsi de suite. C'est comme un incendie; il suffit d'instaurer un coupe-feu, vous savez bien comment cela se passe dans les forêts, n'ayant plus d'aliment, le feu s'arrête.

Et le fossé en question, c'est quoi?

C'est cette pure et simple décision de il n'est même pas énoncé un non ..Je ne crois pas avoir lu dans ce texte qu'il y a la nécessité d'affirmation d'énoncer que ce sera non. C'est encore plus radical que cela. C'est un retour, je n'ose pas dire un retour, car il est extrêmement difficile d'envisager un avant de la servitude. Même LA BOETIE se plante dans sa fiction d'imaginer qu'il y ait pu avoir un avant de la servitude. On a beau se retourner, il n'y a pas d'âge d'or. Le seul âge d'or, si on peut parler d'un âge d'or, c'est celui des bêtes.

Voilà ce que LA BOETIE dit des bêtes: (comme quoi les bêtes sont peut-être un peu moins dégénérées que nous ne le sommes).

"Mais, à la vérité, c'est bien pour néant de débattre si la liberté est naturelle, puisqu'on ne peut tenir aucun en servitude sans lui faire tort, et qu'il n'y a rien si contraire au monde à la nature, étant tout raisonnable, que l'injure. Reste donc la liberté être naturelle, et par même moyen, à mon avis, que nous ne sommes pas nés seulement en possession de notre franchise, mais aussi avec affectation de la défendre. Or, si d'aventure nous nous faisons quelque doute en cela, et sommes tant abâtardis que ne puissions reconnaître nos biens ni

semblablement nos naïves affections, il faudra que je vous fasse l'honneur qui vous appartient, et que je monte, par manière de dire, les bêtes brutes en chaire "(donc vers le haut), "pour vous enseigner votre nature et condition. Les bêtes, ce maud'Dieu! si les hommes ne font trop les sourds, leur crient: VIVE LIBERTÉ! Plusieurs en y a d'entre elles qui meurent aussitôt qu'elles sont prises: comme le poisson quitte la vie aussitôt que l'eau, pareillement celles-là quittent la lumière et ne veulent point survivre à leur naturelle franchise. Si les animaux avaient entre eux quelques prééminences, ils feraient de celles-là leur noblesse. Les autres, des plus grandes jusqu'aux plus petites, lorsqu'on les prend, font si grande résistance d'ongles, de cornes, de bec et de pieds, qu'elles déclarent assez combien elles tiennent cher ce qu'elles perdent; puis, étant prises, elles nous donnent tant de signes apparents de la connaissance qu'elles ont de leur malheur, qu'il est bel à voir que ce leur est plus languir que de vivre, et qu'elles continuent leur vie plus pour plaindre leur aise perdue que pour se plaire en servitude. Que veut dire autre chose l'éléphant qui, s'étant défendu jusqu'à n'en pouvoir plus, n'y voyant plus d'ordre, étant sur le point d'être pris, il enfonce ses mâchoires et casse ses dents contre les arbres, sinon que le grand désir qu'il a de demeurer libre, ainsi qu'il est, lui fait de l'esprit et s'avise de marchander avec les chasseurs si, pour le prix de ses dents, il en sera quitte, et s'il sera reçu de bailler son ivoire et payer cette rançon pour sa liberté?"

Et les bêtes, ce sont chez l'humain, **les pulsions**. S'il faut chercher un être de liberté, c'est encore du côté de ce qu'il y a de plus intraitable et ce qu'il faut rechercher c'est du côté de ce qu'il y a de plus difficile à satisfaire, de plus exigeant. Il ne faut quand même pas oublier le geste de FREUD, choisissant ce terme de "TRIEB" plutôt que celui "d'instinkt" pour désigner ce qu'il découvrait. "Trieb", c'est ce qui caractérise les animaux inférieurs. Ce n'est même pas l'instinct, c'est ce qui caractérise les protozoaires, et la pulsion c'est ce qui caractérise les protozoaires. C'était une convention qui avait cours chez les biologistes à la fin du 19ème siècle. FREUD sait très bien ce qu'il fait en employant le terme qui désigne les animaux les plus élémentaires pour ce qui concerne l'humain.

Donc, ce qui ne peut pas se couler dans une nécessité naturelle comme, je ne sais pas, la nidification qui pousse les oiseaux à fabriquer leur nid... Il n'a rien de tel chez l'humain. Et vous savez tous les paradoxes de cette pulsion, qu'il est pratiquement impossible d'asservir.

Enfin, relisez les textes de FREUD concernant la pulsion.

Si je saute par-dessus les siècles, pour faire se rencontrer FREUD avec LA BOETIE, je crois que m'en donne le droit le fait que ce texte reste toujours et encore lisible et que ce n'est pas les lectures politiciennes qui en sont faites, qui peuvent suffire à l'épuiser. Il ne s'agit d'ailleurs pas de l'épuiser; il s'agit de continuer à le faire parler.

Il est tout à fait étonnant de voir, (d'ailleurs c'est ce qui m'y pousse), pour ce qui est de l'imaginaire œdipien du père de la horde primitive, que LA BOETIE n'est pas de reste. En tous les cas, je pense que, **par le geste qui consiste à pouvoir écrire ce que je vais lire, on pourrait véritablement décrire ce qu'est le parcours d'une analyse.**

"La seule liberté, les hommes ne la désirent point, non pour autre raison, ce semble, sinon que s'ils la désiraient, ils l'auraient comme s'ils refusaient de faire ce bel acquêt, seulement parce qu'il est trop aisé.

Pauvres et misérables peuples insensés, nations opiniâtres en votre mal et aveugles en

vosre bien, vous vous laissez emporter devant vous le plus beau et le plus clair de votre revenu, piller vos champs, voler vos maisons et les dépouiller des meubles anciens et paternels! Vous vivez de sorte que vous ne vous pouvez vanter que rien soit à vous: et semblerait que mes huis ce vous serait grand heur de tenir à ferme vos biens, vos familles et vos vies: et tout ce dégât, ce malheur, celle ruine, vous vient, non pas des ennemis mais certes oui bien de l'ennemi, et de celui que vous faites si grand qu'il est, pour lequel vous allez si courageusement à la guerre, pour la grandeur duquel vous ne refusez point de présenter à la mort vos personnes. Celui qui vous maîtrise tant n'a que deux yeux, n'a que deux mains, n'a qu'un corps, et il n'a autre chose que ce qu'a le moindre homme du grand et infini nombre de nos villes, sinon que l'avantage que vous lui faites pour vous détruire. D'où a-t-il pris tant d'yeux, dont il vous épie, si vous ne les lui baillez? Comment a-t-il tant de mains pour vous frapper, s'il ne les prend de vous? Les pieds dont il foule vos cités, d'où les a-t-il, s'ils ne sont des vôtres? Comment a-t-il aucun pouvoir sur vous, que par vous? Comment vous oserait-t-il courir sus, s'il n'avait intelligence avec vous? Que vous pourrait-il faire, si vous n'étiez receleurs du larron qui vous pille, complices du meurtrier qui vous tue et traîtres à vous-mêmes? Vous semez vos fruits, afin qu'il en fasse le dégât; vous meublez et remplissez vos maisons, afin de fournir à ses pilleries: vous nourrissez vos filles, afin qu'il ait de quoi souler sa luxure; vous nourrissez vos enfants, afin que, pour le mieux qu'il leur saurait faire, il les mène en ses guerres, qu'il les conduise à la boucherie..."

Extrêmement difficile, n'est-ce pas, d'identifier un tyran.

Ce que ce texte présente d'admirable, de scintillant, de fascinant, c'est peut-être qu'il lui redonne vie avec la force des mots qu'il emploie, des images qu'il produit, **pour bien faire sentir à quel point la tyrannie, la maîtrise sont désirées.**

Parvenir à identifier un tyran, parvenir à écrire, - celui qui vous maîtrise tant -, n'a que deux yeux, n'a que deux mains, n'a qu'un corps, parvenir à l'écrire, mais pas seulement à l'écrire, parvenir à s'identifier, parvenir à savoir qu'il en est bien ainsi, n'est-ce point ce qui se traite entre l'analysant et son psychanalyste? N'est-ce point uniquement par ce biais, c'est-à-dire par le voyage jusqu'en ce point où précisément le transfert se retourne ? Et où un sujet peut prendre sur lui cette haine qui est la haine du peuple pour son prince, qui est la haine des chefs, introduite en haine pour ce père pilleur et paillard qu'il arrive à faire exister.

N'est-ce pas dans la mesure où on amène un sujet à identifier ce maître avec son corps, avec un corps, que petit à petit ce maître perd de son pouvoir, se dissout et vous redonne la force de pouvoir constater, effectivement, que la liberté n'a pas de prix parce qu'elle ne coûte rien?

Ce genre de lecture, je crois, est d'un prix infini pour la psychanalyse.

Je pense que ça va être notre discussion maintenant qui va nous permettre de mieux savoir ce que nous en faisons, ce que nous pouvons en faire. J'espère, du moins, vous avoir donné envie d'y aller voir de plus près dans ce texte.